



Karine Espineira & Maud-Yeuse Thomas, Politiques transféministes — Partie 2

(générique d'introduction)

De 2005 à aujourd'hui, c'est une période de travail intense pour Maud-Yeuse Thomas et Karine Espineira avec la création de Sans contrefaçon et de l'ODT (Observatoire des Transidentités). En 2010, l'Organisation Mondiale de la Santé envisage la dépathologisation et la dépsychiatrisation des personnes trans. Elles nous racontent cette journée décisive mais aussi leurs difficultés avec la précarité à l'université et le manque de reconnaissance de leur travail. Cette seconde et dernière partie s'ouvre sur le terme « non-binaire » en nous éclairant sur quelques-uns des enjeux actuels.



Maud-Yeuse Thomas, par Cynthia Arra & Mélissa Arra, pour le film L'Ordre des mots, 2007

Maud-Yeuse Thomas

Il y a plein de gens dans notre société, y compris parmi les cisgenres qui vont d'inconnu vers inconnu. Plein de gens. La nouvelle vague que les médias adorent appeler « non-binaire », c'est typiquement ça. Or, ce n'est pas du tout nouveau, la socio-anthropologue Sandra Bem aux États-Unis en parlait déjà il y a plus de vingt ans. À ce moment-là elle utilisait le mot



Karine Espineira par Naïel Lemoine

« androgyne » et elle disait déjà qu'il y a entre 20% et 30% de la population qui est androgyne. Aujourd'hui, on dirait non-binaire.



Sandra Bem

Comme quoi tout ça, ce n'est absolument pas nouveau. Il n'y a pas une vague non-binaire de jeunes où la nouvelle génération est ré-analysée comme une espèce de mouvement de transfert intergénérationnel, etc. Toutes ces salades-là, c'est pour reprendre la parole sur un groupe désigné comme minoritaire. Or, si 30% de la population est non-binaire, ça impacte forcément la société et les individus cisgenres et pas simplement les trans, ou les gays, ou les hommes efféminés, ou les agenres, ou les neuroatypiques. Non ! C'est toute la société, toute l'organisation, toute la

typologie cis, binaire, raciste, sexiste, neurophobe, psychophobe, grossophobe, etc. C'est tout cet universalisme colonialiste hérité du 16e siècle jusqu'à aujourd'hui.

Le champ médical n'est que l'autre mot du champ politique qui hérite de ce contexte colonialiste, raciste, psychophobe, etc. Les questions LGBT ce n'est qu'une variation de toutes ces autres variations. C'est tout.

Mon sujet d'étude c'est la société cisgenre patriarcale. Се sont les cisgenres. Comment VOUS êtes construits ? Le sujet, ce n'est plus les minorités. C'est l'adhésion des supposé.e.s majoritaires à υn ordre patriarcal, raciste, colonialiste, blanc, validiste, qui les accule à être des individus de leur assignation.



Capture d'écran de la bande-annonce du numéro de Zone Interdite sur la non-binarité diffusé sur M6 le 10 janvier 2021

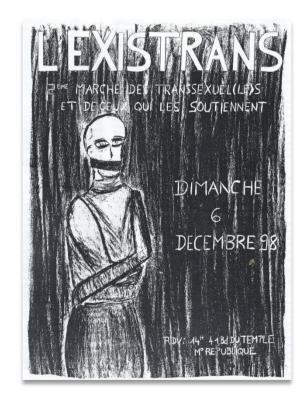
Alors les fameux 20 ou 30% des personnes androgynes, des personnes agenres, des personnes neuroatypiques qui elles aussi sont forcées à être des hommes et des femmes comme les hommes et les femmes le sont. Mais si les hommes et les femmes, hétérosexuel.les cisgenres, c'est eux-mêmes des individus déformés par cet ordre

colonialiste, alors les minorités ce ne sont plus les pédés, les gouines, les trans. Ce sont ces individus- là, déformés par cet ordre colonialiste.

Karine Espineira

Oui, mais là tu fais référence quand même à quelque chose qui est... Parce que ça ce sont des flux et des reflux cette question terminologique. On s'approprie, on rejette, on s'approprie, on rejette. Là, par exemple, en ce moment, il y a des personnes sur les réseaux sociaux qui souhaitent se réapproprier la terminologie « transsexuelle », « transsexualité », par exemple. Les questions de réappropriation terminologiques, ce n'est pas un problème en soi.

Une personne transsexuelle, la transidentité, moi personnellement, je m'en fous. Même pour moi-même, je m'en tape un peu. Par contre, quand c'est fait pour distinguer et pour rejeter, là, ça devient extrêmement gênant. Et si s'appeler transsexuel c'est pour dire : « ah ben ouais mais il y a les vrais et les faux trans », comme nous on a pu l'entendre. Parce que ça aussi c'est une réalité, les « vrais », les « faux », les opéré.e.s, les pas opéré.e.s, ceux qui sont hétérosexuels, ceux qui ne le sont pas,



Affiche Existrans 1998

Enfin il y a plein de critères qui rentrent en jeu pour distinguer à chaque fois. Mais distinguer par opposition, tu vois, ce n'est pas distinguer par des spécificités. Là, c'est juste se distinguer par opposition et là, effectivement ça devient un petit peu plus gênant. Ça a été compliqué au départ de l'Existrans je trouve et de l'ASB [Association du Syndrome de Benjamin, ndlr] car ça faisait partie des difficultés de l'époque.

Il n'y avait pas d'agenda politique. Il y avait un agenda social qui était médical, juridique, etc. Et donc les gens, ils avaient besoin de faire des transitions rapidement, il fallait retrouver un emploi, etc. Et donc les questions féministes, on n'en parlait pas, les

questions d'orientation sexuelle, on n'en parlait pas. Enfin, il y avait tout un tas de choses dont on ne parlait pas. Ou si on en parlait, c'était pour se distinguer, du genre: « mais nous les questions d'orientation sexuelle, ça ne nous regarde pas, et d'ailleurs, on n'a rien à faire avec les gays et lesbiennes ». Moi, ce sont des trucs que j'ai entendus jusqu'au milieu des années 2000, donc en 2005-2006. Ça, ce sont des choses qu'on a entendu notamment dans notre propre association qui s'appelait Sans Contrefaçon, à l'époque où on s'était donné pour objet de produire des savoirs, aussi bien des écrits que des vidéos militantes qui étaient faites avec trois bouts de ficelles. Comme je dis, on voyait souvent le chat qui passait devant la caméra, mais bon, c'était rigolo à faire.

Et voilà, on avait même des conflits comme ça, quand on voulait créer un axe Marseille-Toulouse pour essayer de faire un truc un peu plus régional, tout de suite on nous a dit : « nous, on veut tous les publics trans, on ne veut pas se focaliser sur des gens qui font



Association Sans Contrefaçon

des transitions en hôpital, nous c'est tout le monde. Voilà, c'est tout le monde ». Et en plus on a dit qu'on voulait aussi travailler avec les putes. Alors là, l'association elle s'est quasiment coupée en deux : « ah non, non, non, ce n'est pas possible, pas les putes, pas les putes, les transgenres dans certains cas, mais quand même... ». Les gens utilisaient le lexique pour s'opposer.



Tom Reucher, par Cynthia Arra & Mélissa Arra, pour le film L'Ordre des mots, 2007

Et ensuite, qu'est-ce qu'il y a eu d'autre ? dυ après c'était l'usage Alors mot « transphobie ». Aujourd'hui, c'est fou de penser que ce truc-là, ça a littéralement fait imploser l'association d'une certaine façon. Ça, avec Tom [Reucher], on en avait beaucoup parlé, parce qu'Il faisait aussi partie de notre asso du coup. Mais on a dû un jour carrément créer un vote à l'intérieur de l'association parce qu'il y a des gens qui disait: « non, transphobie c'est beaucoup trop offensif, on va braquer les gens ». Puis

on disait : « mais attends, quand on te tape sur la gueule parce que t'es trans, enfin il faut bien donner un mot aux choses quoi, en face de toi t'as des politiques, il faut nommer le truc » et c'était : « non, non, non ».

Et donc, on a mis au vote et évidemment, les personnes qui étaient contre, elles ont perdu le vote. J'ai été soulagée quand même. Mais il n'empêche que les gens sont partis quoi, parce que c'était trop offensif, il fallait à tout prix être « pédagogique ». Voilà, cette question des mots était toujours une source de tension. Alors Sans Contrefaçon, on l'a créée en 2005, on a mis 2 ou 3 ans à penser cette association.

On voulait aussi être un soutien affiché au Groupe Activiste Trans parce que là, c'est pareil. Tout à l'heure, je parlais de divisions et de tensions, mais ils n'ont pas fait l'unanimité partout. Il y a beaucoup, beaucoup de gens qui les ont

combattu.e.s, en disant : « ouais, mais zapper le Parti Socialiste – c'était en 2006 le zap du PS - vous vous rendez compte ? Vous vous rendez compte, ca va nous faire du mal et compagnie!». Bah non heureusement, au contraire, c'est une très bonne idée. Un autre zap aurait été bien aussi d'ailleurs, après, pour accélérer les choses. Mais voilà, et le fait d'aller zapper [Colette] Chiland puis [Mireille] Bonierbale, il est moins connu celui-là de Zap. On avait participé au zap de Mireille Bonierbale donc qui sera présidente de la Sofect [Société française d'études et de prise transidentité, en charge de la ndlr], notamment. Εt tout ça, Çа beaucoup de tensions dans l'associatif, entre les pour et les contre.



Carine Bœuf lors du zap du PS par le GAT et Act Up-Paris le 14 février 2006

Et nous, au point de vue associatif, on voulait être une force d'appoint pour le GAT à l'époque. Par contre, après ce sont les différentes dissensions qu'il y a eu sur le fait d'accepter ou non les travailleur.se.s du sexe, les personnes qui ne suivaient pas des protocoles, etc. Ça, ça nous a un peu flingué.e.s et nous ça nous a donné envie de faire autre chose. Donc on a mis un peu l'association en sommeil et on a commencé à évoluer un peu en solo en sachant qu'on avait quand même produit des choses et notamment pas mal de vidéos, qu'on avait fait des ateliers aux UEEH, les Universités d'Été Euroméditerranéennes des Homosexualités.



Thierry Schaffauser lors du zap du PS par le GAT et Act Up-Paris le 14 février 2006

Et donc ces vidéos existent, on les a données donc aux archives, on a demandé à Genres de Luttes de faire des copies sur demande. L'objectif pour nous c'est que tout le monde puisse accéder et puisse avoir des copies de ces DVD si besoin. Que rien ne soit figé. Il n'y a pas une appartenance à un groupe ou un autre et tout le monde peut accéder à ce matériel-là. Et puis ensuite, on a commencé à voler en solo, mais peut être qu'on pourra l'aborder après avec l'Observatoire Des Transidentités (ODT) et d'autres choses. Et donc du coup, après Sans Contrefaçon, pareil encore on a été frustrées, on a essayé d'organiser des choses et notamment des groupes de parole, enfin pas des groupes de parole, mais des groupes de réflexion plutôt, un peu dans le style du ZOO mais on n'y est jamais arrivé en fait.

On avait fait des choses à un moment donné dans le bar lesbien Les 3G à Marseille. Il y avait quelques personnes qui étaient intéressées, mais on n'arrivait jamais à créer un vrai élan. C'était toujours ponctuel, il y avait des gens qui venaient, qui gravitaient. Mais il y avait toujours cette frustration de ne pas pouvoir aller plus loin. D'autant plus qu'il nous a toujours paru évident qu'il fallait qu'on produise et qu'on diffuse, et le plus largement possible.

Et on savait bien qu'il fallait dépasser un certain cran et surtout, qu'on vienne concurrencer des savoirs que nous on estimait du coup déjà maltraitants. Et cette expression de la « maltraitance théorique » de Françoise Sironi, on a vraiment adhéré parce que c'est vraiment ce qui se passait. Ils se sont toujours défendus que les méchants militants trans en colère leur tapait dessus. [Patricia] Mercader aussi bien que Chiland ou encore que Pierre-Henri Castel, ils ont quand même écrit des choses qui sont problématiques dans leur livre. C'est problématique, quand on voit dans un écrit à destination d'étudiants en médecine, par exemple ou en psychiatrie, etc., des portraits où on définit la personne physiquement : « elle est grosse, elle est laide, c'est un travelo sans talent, elle devrait soupeser son droit au suicide ». Tout ça, ça n'a rien à faire dans un ouvrage dit « scientifique ».

C'est maltraitant pour les personnes trans qui découvrent de tels portraits telles de descriptions négatives. Parce qu'en plus de ca, il y a de la transphobie mais il n'y a pas que de la transphobie, on imagine bien. Et l'idée, c'était de savoir comment est-ce qu'on pouvait venir concurrencer ce savoir-là. C'est comme ca qu'on a pu fonder l'Observatoire Des Transidentité, en une demi-matinée. Dans l'absolu, c'était une sorte de brainstorming en disant qu'on allait essayer de publier



Zap de Patricia Mercader par le GAT, Cité des sciences et de l'industrie, Le 2 juin 2004

des textes aussi bien militants que des textes universitaires et de faire dialoguer les deux. On allait créer un site Internet, essayer d'avoir une publication au début assez fournie pour le lancer. Et puis, petit à petit, on allait essayer de publier à un rythme un peu plus lent, parce qu'il faut que ça dure aussi, tu vois, sur le temps, et pas s'épuiser au bout d'un an.

Ça a vraiment très, très bien démarré. On a abordé les questions trans mais pas que. On a abordé aussi des questions populaires, on a dit beaucoup de mal de la Sofect. On a parlé des représentations dans la publicité. Vraiment, on a essayé d'aborder plein de choses différentes, qu'il y ait toujours un axe féministe qui soit très affirmé, qu'on soit aussi dans une réflexion bah du coup anticapitaliste, antiraciste, etc. qui soit très, très affirmée.

Maud-Yeuse Thomas

Au départ de Sans Contrefaçons, on ne voulait pas forcément une association de revendications, mais un objet entre les deux. C'était un espace d'échange, un espace de redéfinition et surtout, un espace de liberté. On a proposé des ateliers aux UEEH à partir de 2005 et des ateliers dans d'autres lieux. Par exemple, quand une association nous invitait, on proposait selon leur demande par exemple un

atelier pratique : c'est auoi les hormones ? C'est quoi les produits ? On arrivait avec nos produits, on les posait sur les tables, on les décrivait, on les ouvrait devant les gens : « on l'utilise comme ça, pourquoi on les utilise comme ça ? Qu'est-ce qu'on fait ? Quelle posologie ? Quels dangers ? ». Ou alors d'autres interventions υn peu magistrales, ou des interventions plus libres sous la forme d'un débat : « qu'estce qu'une personne trans ? Qu'est-ce que c'est qu'une personne intersexe ? Qu'estce qu'une personne cisgenre ? C'est quoi le féminisme ? etc. ». C'est sous forme d'un débat qu'on mène. C'est une espèce de jeu relationnel entre la prise de



UEEH, 2005, Marseille

conscience, la citoyenneté, etc. Et qu'un gay, c'est un citoyen comme vous. Voilà donc Sans Contrefaçon c'était un espace de liberté où les gens pouvaient prendre la parole.

Alors, après la période de Sans Contrefaçon, on produisait des petits films qui ensuite étaient donnés aux associations en fonction de leur demande. L'objectif c'était non seulement produire des savoirs, mais des savoirs trans, par les trans, pour les trans et à destination des autres publics. Pour le dire comme ça.

Donc, on a énormément investi et au fond, de retourner à l'université pour Karine ou d'aller à l'université pour moi, c'était la même chose. On devait produire des savoirs pour plusieurs buts, mais des buts extrêmement concrets : que les bouquins de l'ODT remplacent les bouquins de Chiland, de Mercader, de Castel, etc. Que nos bouquins chassent leurs bouquins. Que ce soient les bouquins trans, par les trans, pour le grand public qui soient échangés dans les bibliothèques et qui circulent.



Observatoire Des Transidentités

On s'est évidemment heurtées à tout un tas de choses, à la hiérarchie universitaire, les cisgenres, y compris les gays cisgenres, se sont emparé.e.s de nos questions. Donc une autre forme de colonisation et qu'ils nous ont vite supplantées. Donc en ça, l'ODT c'est évidemment un échec. Et ce, d'autant

plus que nos livres n'ont eu qu'un très faible relais par les associations trans. Les associations n'achetaient tout simplement pas nos livres. Tout simplement pas. La plupart du temps c'était lu à l'étranger et très peu en France. C'est étonnant hein!

Mais ça en dit long sur le contexte où ce qui structure la société française, les rapports entre les gens, ce sont des rapports de pouvoir hiérarchiques. C'est en cela qu'on a une analyse qui est d'abord féministe, de manière large et une manière plus resserrée, une analyse transféministe. Parce qu'il fallait les deux. Il se passe quelque chose de très bien, de très chouette aux UEEH, c'est que c'est un gigantesque forum de liberté. C'est d'abord ça.



UEEH, 2005, Marseille

Dès que les gens quittent leur étiquette et leur identité de gay, de lesbienne, de trans, les gays commencent à être attirés par les hommes trans. Quand on défocalise sur nos étiquettes, sur nos identités pour inventer de nouvelles formes de relationalité. Quand on arrive aux UEEH en 2005, les hommes trans gays ne peuvent pas rentrer dans les lieux de sexe gays. Et réciproquement, nous avec les lesbiennes. Il n'y a quasiment plus de débat sur la bisexualité. L'asexualité et la pansexualité n'ont pas encore été inventés conceptuellement, politiquement, théoriquement, symboliquement.

Et donc, ce que je constate aux UEEH, et ce que j'analyse désormais dans un article extrêmement célèbre de [Candace] West et [Don] Zimmerman, c'est « Faire le genre ». Le genre n'est plus une propriété qui est là, dans ma tête, dans mon sexe ou de mon sexe ou de ma sexualité, c'est mon genre je suis en train de le faire.

Après ça, [Judith] Butler arrive et elle dit : « bah faire le genre implique de défaire le genre ».



Marilyn Strathern

Il y a une autre anthropologue, Marilyn Strathern. aui étudie les sociétés plutôt les sociétés papoues, ΟU mélanésiennes. Et elle analyse à la stupeur du monde occidental, les anthropologues en premier, que le genre c'est une action en train de se faire et qui invente du genre et de la relation. Le genre, c'est quoi ? C'est de produire des interactions qui vont me définir au fur et à mesure que c'est en train de se faire. Sauf qu'en même temps que l'occident découvre cette manière de penser le

genre, on est encore rattaché.e à l'ancienne épistémologie qu'on appelle aujourd'hui l'épistémologie cisgenre, où il n'y a que deux sexes et deux genres.

Tant et si bien que dans les interventions, les gens, même les gens qui commencent à repenser le genre comme action en train de se faire et d'inventer du genre, et bien commencent leurs interventions par : « donc il y a des hommes et des femmes » et terminent leur intervention par : « il y a les hommes et les femmes ». Et nous, on a commencé à dire, d'abord j'ai inventé l'expression de « socialité non-binaire » et surtout pas d'identité non-binaire. Puisque la non-binarité c'est dans la relation qui est en train de se faire, donc dans l'invention du genre qu'on est en train de découvrir et qu'on va faire sien.

Mais pas forcément du masculin et du féminin, mais aussi de l'agenrité, mais aussi de la neuroatypie, mais aussi du neurogenre. Quand on est schizophrène et qu'on est fortement influencé.e par sa schizophrénie on ne peut pas être tout l'un ou l'autre. La plupart du temps, on est dans cette espèce de genre en fuite qu'on n'arrive pas à saisir, et bah le genre en train de se faire c'est aussi ça. Parce qu'on est schizophrène, parce qu'on est autiste, parce qu'on est agenre, parce qu'on est asexuel.le, parce qu'on est pansexuel.le, donc il n'y a pas que des hommes et des femmes et rien d'autre.

On a autant d'ennemis dans le public hétérosexuel, cisgenre lambda qu'à l'intérieur des communautés, des soi-disant communautés. Et la plupart du temps, tous ces gens-là ne nous comprennent pas : « mais attendez les agenres, mais c'est des hommes ou des femmes, les agenres ? ». « Je viens de te dire que ce sont des agenres. Qu'est-ce que tu ne comprends pas dans le mot agenre ? ».

Mais en fait, c'est tout un contexte. C'est toute une typologie, comme on est dans une société binaire avec des identités binaires et des rôles sociaux qui finissent par être notre être plongé dans un corps physique, qu'on sur-symbolise avec le sexe. Et bien des gens sont incapables de défocaliser de la société, identité binaire et se sur-focalisent sur l'orientation sexuelle qui est devenue leur identité préférée entre temps. Tant et si bien que tout en parlant d'identités non-binaires ou pour moi de socialités non-binaires, tout en applaudissant Marilyn Strathern pour cette espèce de découverte incroyable : « comment, il y a des sociétés qui assignent en fonction du genre et pas en fonction du sexe ? Ça alors! Quelle découverte! ». Bah c'est la découverte de Gutenberg, c'est « la Terre n'est pas plate » ? Mais en fait, en matière d'identité, en matière de conception de la société, nous sommes la plupart du temps des platistes. C'est-à-dire nous croyons que la terre est plate et que le soleil tourne autour de nous.

Bref, c'est un système et c'est une conception héliocentrique. On continue à parler du genre à partir soit des organes génitaux, soit à partir de la catégorisation socio-juridique, soit à partir de théories néo-darwinistes consiste à dire : « au départ, il y a la nature puis il y a la culture, et la culture a pour ancrage le biologique puisque l'homme descend du singe ». « Waouh, et donc le singe il a un système administratif et qui compte et décompte les états qui



Karine Espineira (à gauche) et Maud-Yeuse Thomas (à droite), par CynthiaArra & Mélissa Arra, pour le film L'Ordre des mots, 2007

civils ? Comment non ? » « Ah mais les singes Bonobos ? » « Non, il n'y a que des mâles et femelles et des états intersexués, même chez les Bonobos. » « D'accord. Et donc, chez les Bonobos, il n'y a pas d'homme, il n'y a pas de femme ? » « Il n'y a

pas d'homme et il n'y a pas de femmes. » « Il n'y a pas d'agenre non plus, il n'y a pas de gays et de lesbiennes, mais pourtant ils ont des relations homosexuelles ? » « Oui, mais ça n'a rien à voir ».

On est incapable de s'extraire d'une conception héliocentrique des sociétés. Et de fait on reproduit de la conception binaire qui reproduit le fait qu'il n'y a que des hommes et des femmes. Alors que chez les gays, il y a une espèce de follophobie galopante, ce n'est pas vraiment des hommes. Ils font quoi ? Ils reprennent le glossaire psychiatrique ou plutôt ils reprennent le glossaire colonialiste. Ce n'est pas tant un glossaire psychiatrique qu'un glossaire colonialiste. Nous sommes colonisé.e.s pour être des individus binaires, uniquement hommes, uniquement femmes, tout homme ou femme, et rien d'autre!

Au moment où on démarre l'ODT, on commence à envisager de fonder une revue en ligne et peut être de publier sur le papier. Il se passe un événement on va dire considérable dans le petit monde des classifications des maladies mentales. C'est que l'OMS [Organisation Mondiale de la Santé, ndlr] commence à envisager que la transidentité, non seulement ce n'est pas une maladie mentale, mais ce n'est même pas un trouble. On est en 2010.



Sarita-Vincent Guillot, par Cynthia Arra & Mélissa Arra, pour le film L'Ordre des mots, 2007

Ils sélectionnent plusieurs personnes, Vincent Guillot, Tom Reucher et moi. On est invité.e.s à une journée d'étude, une espèce de rencontre plus ou moins formelle, plus ou moins informelle, à la Sorbonne à Paris en décembre 2010. Le staff de l'OMS Europe est là. Ils envisagent de déplacer les trans, les non-binaires, les machins, les anormaux de la catégorie F6 en santé sexuelle. C'est déjà dans les tiroirs depuis un moment, mais là, ils se disent : « bon bah peut-être que ». Donc dans ce

forum de la Sorbonne, évidemment, il y a Bonierbale et Chiland qui arrivent en courant pour défendre leur citation : « sociétés savantes de la prise en charge du transsexualisme ». Et c'est un peu la foire, c'est le marché des conflits et à marche forcée, surtout pour nous. Il y a plein de représentants des études de genre dont

j'ai oublié le nom qui se précipitent à un événement sur les questions trans : « il y a l'OMS, ça doit être super sérieux, etc. ».

Colette Chiland s'en prend à moi nommément. Elle a réussi à voler mon mail privé, elle m'écrit suite à mon intervention sur ma conférence des UEEH sur la société binaire en question, vue des UEEH, vue des trans, vue des marginaux, vue des monstres, vue des... etc. Et elle me dit : « gnagnagna, vous avez raison, mais là, je

ne suis pas d'accord ». La nana qui a construit toute sa carrière sur notre dos, en nous surpathologisant, qui vient me dire qui je suis. Je réunis un collège de six-sept personnes en proposant de lui répondre. Elle a pris comme une claque monumentale et ce jour-là à la Sorbonne : « oui, Madame Maud-Yeuse Thomas m'a répondu un mail insultant! Militants en colères! Bandes de salopards! etc. ». À la stupeur des gens de l'OMS, et de toutes ces études de genre qui sont en fait des études féministes, des études queer, des cultural studies, il y a un peu tout ça.



Colette Chiland

Le fait trans, qui est encore un phénomène trans, il commence à intriguer de plus en plus. Le fait que l'OMS veuille le sortir des pathologies mentales, lui qui les a fait entrer de force, et qui dit : « la dé-pathologisation, c'est moi, c'est nous, l'OMS ! Pas le mouvement trans, non, non c'est moi l'OMS ! ». Ça intrigue énormément de gens des études de genre, des culturals studies, des études minoritaires, de la sociologie des minorités, etc.

Donc tout ce monde-là se précipite pour voir : « ah tiens, il se passe quelque chose c'est là où il y a des trans, des monstres ». C'est Jurassictrans quoi en un seul mot. Chiland qui s'en prend à moi et je lui renvoie la claque. Bonierbale qui essaie à tout prix de faire arrêter Tom Reucher tellement notre charge, la mienne, celle de Guillot et celle de Reucher, on est en train de leur dire, leur faire comprendre au staff de l'OMS que ce sont des colonisateurs, que ce sont des esclavagistes. Qu'il n'y a jamais eu de maladie mentale et qu'ils le savent, mais qu'ils avaient besoin d'une pathologie pour vendre leur potion de perlimpinpin. Et l'OMS comprend bien et les futures études de genre comprennent bien. Mais il faut continuer quand même à parler que des hommes et que des femmes.



Éric Macé par DaiFh

Donc il y a un événement considérable. Et le premier bouquin qu'on a publié à l'OMS, ce sont les attendus des conférences qui ont eu lieu. Outre les nôtres, il y a eu celle de Eric Macé qui avait publié un article qui a fait date et qui est intéressant que vous lisiez c'est : « Ce que les normes de genre font aux trans, et ce que les trans font aux normes de genre ». C'est un

article intéressant où il met la question trans face à la future question cisgenre. Parmi d'autres, c'est quand même un des premiers qui sait que décidément non, la terre n'est plate, elle est ronde et qu'elle tourne autour du soleil et pas l'inverse. Voilà. Et c'est quand même nous, notre génération, le fait qu'on s'empare de nos questions en les retournant à l'envoyeur, c'est-à-dire aux colonisateurs, et en faisant aussi un sujet philosophique.

Les trans, ce n'est pas juste des marginaux qui veulent se faire couper les seins ou la queue. Non, pas du tout. C'est un sujet citoyen. C'est un sujet philosophique dont la question principale, le regard principal, la caméra, porte sur la société. Et donc c'est un événement considérable, en tout cas pour le petit monde qui gravite autour de cette espèce, de cette ligne de partage entre le saint et pathologique, la majorité et les minorités. Le premier bouquin de l'ODT, ça va porter sur ça.

Karine Espineira

Alors, je vais essayer d'expliquer comment je suis arrivée à travailler sur les questions trans à l'Université, d'autant plus que le lien avec le militantisme il n'est pas rompu. Alors moi, j'ai eu un premier parcours universitaire dans les années, heu après mon accident de voiture, donc c'était en 1980... Du coup, j'ai eu un an de retard donc en 1988. En 1995 j'avais commencé un doctorat mais j'ai abandonné, je travaillais sur la communication politique et les mouvements sociaux.

À l'époque, je ne me sentais pas capable de faire ma transition dans mon milieu universitaire. Je voulais entamer une transition avec un maximum de diplômes parce que dans ma tête, j'avais un peu planifié le truc comme ça, en me disant : « si j'ai plein de diplômes, j'ai une chance de m'en sortir un peu plus facilement après vu que ça va être rude ». Donc, j'ai engrangé des diplômes en double. J'avais tout en

double en fait, j'avais en com, en lettres modernes, j'avais toute une chiée de diplômes. De toute façon je n'avais que ça à faire, donc je les faisais. Et j'ai arrêté ces études-là. Et ensuite, j'ai travaillé dans l'insertion sociale et professionnelle. J'ai appris beaucoup de choses qui m'ont beaucoup servi par la suite dans mon militantisme.

Et donc à l'occasion d'une période de chômage, je me suis dis : « tiens et si je reprenais mes études ? » parce que j'avais très envie de finir un doctorat. Je voulais déjà travailler sur les questions trans en fait, mais je n'osais pas. Je n'arrivais pas à le dire. Donc je disais : « je travaille sur les cultures LGBT ». Je n'arrivais pas focaliser sur trans pour plusieurs raisons. Je ne savais pas si je pouvais avoir confiance en mes profs. Je ne savais pas si je pouvais avoir confiance en mes camarades et j'étais terrorisée à l'idée qu'ils m'assimilent à mon sujet immédiatement, avant même que j'ai pu prononcer un mot, que je sois du coup étiquetée.

Et toute l'année, j'ai vécu avec la peur au ventre. Et en malaise, j'étais en malaise tout le temps. J'avais l'impression de mentir à tout le monde. C'était hyper désagréable et du coup, bon, j'ai reçu mon master tranquillement, mais après coup, j'ai regretté ne pas pouvoir en parler. Franchement, je me suis dit : « je ne veux plus jamais vivre ça, plus jamais ». Donc quand j'ai entamé la thèse de doctorat, je me suis dit : « je vais bosser sur les trans et cette fois-ci, je vais le faire de façon visible, visible et sans ambiguïté ».



Donna Haraway

Alors pour plusieurs raisons, c'était pour ne plus vivre ce que j'avais vécu en master. C'était aussi pour que ma recherche ne soit pas disqualifiée, qu'on dise que j'avais caché-ci, que j'avais un rapport au terrain où j'aurais dû, etc. Enfin pour éviter tous ces petits trucs et donc je l'ai fait de façon totalement claire. Alors je voulais me faire plaisir, parce que je voulais cette thèse. Il y avait toujours cet esprit de diffuser, de produire et de diffuser des savoirs situés. Donc, du coup, je me suis littéralement

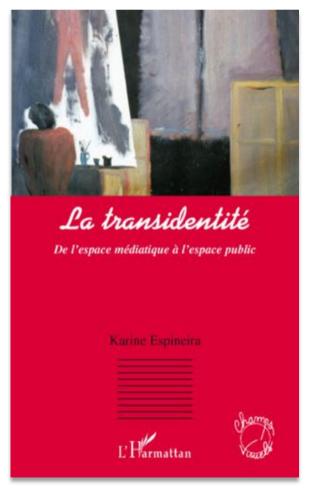
inscrite dans l'épistémologie du point de vue, donc avec Sandra Harding, Donna

Haraway et bien, bien, bien d'autres.

Et ensuite de mettre en place des outils méthodologiques pour que d'autres jeunes personnes trans qui décideraient de faire de la recherche et d'engager une thèse de doctorat aient aussi des outils pour pouvoir se situer, et pas dire : « je suis trans voilà d'où je parle ». Parce que souvent le fait de dire d'où vous parlez, c'est hyper compliqué quand on est trans et qu'on veut faire de la recherche. C'est une sorte de coming out forcé en même temps. On te force tu vois, t'es obligé.e de le dire.



Sandra Harding



Karine Espineira, La transidentité. De l'espace médiatique à l'espace public, L'Harmattan, 2008

Moi, je ne demande pas aux autres s'ils sont hétéros, s'ils sont cis, moi je ne pose pas ces questions-là à mes étudiants. Je ne leur demande pas, moi, de faire des coming out de ci ou de ça, mais nous, du coup, on se retrouvait dans cette position-là. Je me suis dit qu'il fallait un petit peu jalonner le terrain, donc moi je ne vais pas faire un truc dans le témoignage ou, comme on nous dit, des savoirs expérienciels, ça, c'est une notion qui a été complètement dévoyée, détournée. Je vais le faire par la théorie et c'est là οù justement, l'épistémologie de point de vue, pour moi a été un truc vraiment très, très, très bien.

Au départ, moi, quand j'arrive à l'université avec ce sujet-là, ben moi mon laboratoire à l'époque d'accueil, et bien il a honte. Ils sont super mal que j'arrive avec un tel sujet. Je me suis sentie vraiment très seule et je n'avais personne à qui demander conseil. Parfois, j'entends dire que je suis une des

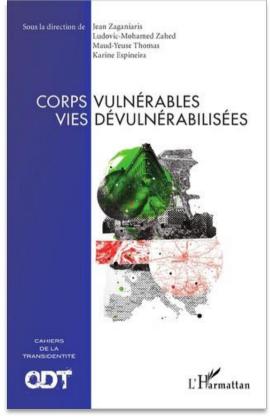
premières trans de l'université. S'il y en avait d'autres avant moi, j'aurais aimé qu'elles me parlent, s'il y en avait d'autres, des personnes trans, qu'elles me contactent en me disant : « je suis trans, tu sais, je peux t'aider, mais respecte mon anonymat ». Moi en tout cas, je n'en ai pas connues qui sont venues me voir. Donc pour moi j'étais seule, et j'étais toute seule.

Et vraiment le sentiment de solitude il m'a amené très bas. Et heureusement qu'en fait à cette époque-là, j'ai eu du soutien. Ma directrice de thèse, féministe, elle m'a toujours soutenue elle n'a jamais eu honte de moi. Évidemment Maud, je n'en parle pas, qui a toujours été là qui est ma tennis-partner, mais nous au lieu de jouer avec des balles de tennis on joue avec des concepts. On se les renvoie et on voit ce qui arrive. Alors on lift, on entraîne le coup droit, etc.

Petit à petit, le truc s'est imposé, j'ai pu soutenir dans des conditions pas très faciles. On m'a fait des misères vraiment jusqu'au bout. Par contre, après la soutenance c'est devenu intéressant. C'est que pendant un an, il y a eu une sorte de, c'est un peu comme quand on est dans l'œil du cyclone, il n'y a plus rien. Tu n'entends plus

rien, et j'avais l'impression de ne plus exister et c'était assez étrange. Tous mes articles étaient refusés. On ne m'invitait nulle part. Il y a eu un an vide, et après par contre, ça a démarré en flèche. Là, j'ai commencé à avoir vraiment beaucoup d'invitations dans des séminaires doctoraux, dans des journées d'études, des colloques, des bidules, des machins. Puis ensuite j'ai commencé à être invitée à l'étranger. Je suis allée en Chine, au Japon, au Canada, j'ai enseigné en Argentine. J'ai fait vraiment plein, plein de trucs.

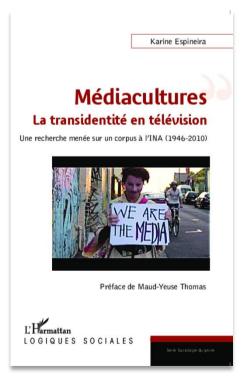
Mais j'ai toujours été mieux considérée à l'étranger qu'en France et de loin et de très, très loin. Les premières années, alors évidemment, il y avait ces invitations, mais au niveau publication, il a fallu pas mal lutter. Chaque fois, j'avais le sentiment qu'on me demandait de resoutenir ma thèse comme si en fait on me l'avait donnée mais que je ne la méritais pas vraiment, en fait. Et que donc,



Jean Zaganiaris, Ludovic-Mohamed Zahed, Maud-Yeuse Thomas, Karine Espineira, Corps vulnérables, vies dévulnérabilisées, L'Harmattan, 2016

j'avais droit à des questions, mais je me disais que ce n'était pas possible les évaluations, c'était qui ces gens qui m'évaluaient ? Parce qu'en plus de ça, vu les questions, ils n'y connaissaient rien. Donc je me dis : « je me fais évaluer par des gens qui n'y connaissent rien et qui, en plus de ça rejettent ce que je leur propose ». Alors ce n'est même pas : « on voudrait savoir » mais c'est « dégage ! ». Moi, à titre personnel, mais alors après avec mes erreurs, mes égarements émotionnels et tout ce qu'on voudra, moi, j'ai quand même l'impression d'avoir pas mal essuyé les plâtres pour tout un tas de gens.

Et aujourd'hui, j'en vois d'autres qui arrivent, des fois, quand je lis, je ne suis pas sûre qu'ils soient toujours très justes. Et on oublie un peu qu'il y a eu des gens qui ont essuyé les plâtres pour toi. Des fois, je trouve ça très dur d'être effacée par des camarades parce que c'est aussi des choses qui arrivent et on se dit : « ouais là c'est chaud ». Mais globalement, ce n'est pas le plus important malgré tout, c'est peut-être le petit nombril qui frétille. Après, le plus important, c'est quand je vois des étudiants et des étudiantes qui ont quand même de quoi s'appuyer aujourd'hui. Et qui sont, j'ai envie de dire, qui témoignent de la reconnaissance quoi. Ça fait super plaisir mais j'aurais quand même aimé que les collègues aussi quoi, ça aurait été cool, voilà.



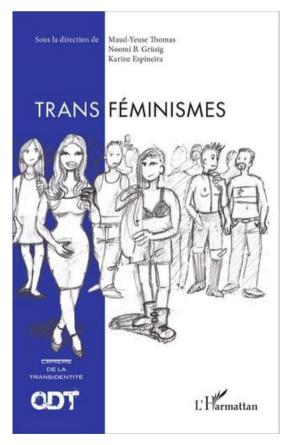
Karine Espineira, Médiacultures. La transidentité en télévision, L'Harmattan, 2015

Mais bon, en tout cas, les questions trans au début, elles ne sont pas acceptées, elles sont incomprises, marginalisées. Franchement, moi ce que je faisais c'était exotique, ma recherche était exotique: « Karine elle bosse sur la TV et les médias » comme si je n'étais pas capable de produire de la vraie théorie, tu vois, comme si je n'étais pas capable de développer une pensée féministe ou que j'étais incapable de parler des études de genre. Moi, j'étais celle qui décryptais les médias et point barre quoi. Donc on me reconnaissait quelque chose, une certaine aptitude à lire les médias, mais pas une capacité intellectuelle plus poussée.

Quelqu'un, un jour, c'était une de nos amies à l'époque, elle m'avait même dit : « allez, mais disle-moi, c'est Maud qui a écrit ton premier livre ». Waouh et j'ai trouvé ça hyper violent de quelqu'un que j'estimais qu'elle pense que je n'étais pas capable de formuler de la pensée. Que donc en fait j'avais signé le livre de Maud quoi. C'est pareil, j'ai trouvé que c'était un truc hyper violent. Et d'ailleurs, je disais aux gens quand je les rencontrais : « je suis la blonde du couple » tu vois ? Je m'appropriais cette caricature et ces stéréotypes, tu vois, et je les détournais. Donc, il a fallu aussi, ça c'est un autre aspect tu vois, faire reconnaître ta capacité à penser quelque chose. Ça veut dire que on met de la hiérarchie, y compris dans les disciplines. Si j'avais fait des sciences politiques, une recherche en sciences politiques, on ne m'aurait pas traitée comme ça. Mais là, je venais de sciences info-com, c'est moins noble que la sociologie et c'est moins noble que les sciences politiques. Et d'un seul coup ma recherche, en fait, elle a pâti de ces choses-là parce qu'on m'a pensée en incapacité de développer d'autres types de raisonnement. On a oublié que moi, au départ, je suis une littéraire, au départ je suis une sémiologue, que j'ai travaillé sur tout un tas de choses autres que les questions trans. Mais voilà. Mais ça, c'est en France qu'on me fait ça. Parce qu'à l'étranger, on me considère pas du tout de la même façon, notamment au Canada. Je suis trop populaire au Canada!

J'ai fait ce que j'ai appelé une thèse RSA [Revenu de Solidarité Active, ndlr], ça veut dire que j'ai financé ma thèse de doctorat avec le RSA. Je fais un petit peu une parenthèse mais il y a des gens qui ont commencé, y compris dans nos communautés, dans nos groupes, à un petit peu à me qualifier comme : « ennemie des trans » un jour. D'autres fois, j'ai entendu « trans de pouvoir », parce que les gens avaient associé université avec je ne sais pas, la transexploitation enfin quelque chose dans ce genre-là et que d'un seul coup je me faisais du beurre et que j'étais dans une position de pouvoir comme ça, du jour au lendemain. Voilà, ça, c'est la première chose.

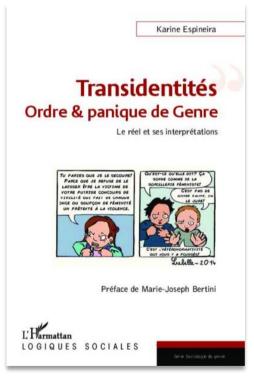
Ensuite bah je n'ai pas retrouvé de boulot après la thèse de doctorat, parce que je ne pouvais pas faire la thèse et travailler ce n'était pas possible pour moi. Puis bon j'ai aussi des handicaps qui font que je dois faire attention à



Maud-Yeuse Thomas, Noomi B.
Grüsig, Karine Espineira,
Transféminismes,
L'Harmattan, 2015

ma santé. Et donc, sur tout ce qui a suivi j'ai eu à un moment donné, le seul moment où j'ai bien vécu, c'était quand j'ai obtenu mon post-doctorat, donc 18 mois sur les plus de 10 ans. J'ai eu 18 mois où j'ai gagné un salaire, voilà, comme une personne normale. J'ai eu droit à mon petit chèque, mon virement en fin de mois et le reste du temps, bah ce sont les minima sociaux donc RSA, chômage, puis rien. Parce que on a eu aussi des problèmes avec les administrations. Donc précarité, précarité, précarité.

Par contre, lui, le travail est toujours intense. Cette année encore, malgré le fait que l'année dernière j'ai annoncé que je ne voulais plus travailler gratuitement et que donc j'arrêtais tout suivi, toute direction de mémoire, j'ai pas voulu lâcher les étudiant.e.s qui étaient en cours, donc je les ai gardé.e.s. Voilà, ça, c'est du travail gratuit. Alors je ne veux pas en le disant, culpabiliser les gens que je suis, parce que ce n'est pas la question. Ce n'est pas ça. Ce ne sont pas eux qui sont responsables, c'est le système qui est responsable.



Karine Espineira, Transidentités. Ordre & panique de Genre, L'Harmattan, 2015

Moi, je me suis retrouvée avec un parcours, j'ai un CV, j'ai un dossier scientifique qui est juste, je crois qu'il fait plus de 80 pages mon truc. J'ai publié dans pas mal de pays du monde, j'ai communiqué dans pas mal de pays du monde. J'ai publié dans ce qu'on appelle des revues classées, etc. Mais ce n'est jamais assez bien pour l'université, donc j'ai la double qualification et en sciences infocom et en sociologie, ce qui est plutôt très rare d'avoir la double. Je fais plus que ce que l'université me demandait, mais je ne reste pas employable. Je ne suis même pas auditionnable donc moi, quand même, ça me pose question avec le dossier que j'ai ! Et quand je suis auditionnée, bon, on connaît la suite.

Donc, ce qui fait que je me suis beaucoup épuisée à travailler gratuitement et que les

signatures « membres associée » à telle ou telle université, ça ne veut pas dire que j'ai un salaire. À l'heure actuelle je suis sans revenu, je dépends entièrement des revenus de Maud par exemple. Voilà, donc ça fait des années et de temps en temps, il m'arrive d'avoir des rentrées d'argent, notamment, tu vois, je parlais du

Canada tout à l'heure, j'ai fait l'ouverture d'un colloque et immédiatement, ils m'ont proposé de me donner quelque chose sous forme de dédommagement en prime enfin voilà, il y a divers machins. Mais ça ne me permet pas de vivre, ce n'est juste pas possible, on ne peut pas vivre avec ça.

Donc cette précarité dans le champ des savoirs, alors je ne suis pas la seule à vivre ça à l'université, mais c'est quand même quelque chose... Je ne suis pas fière d'annoncer que je bosse gratos pour la fac française depuis tant d'années. Mais bon, c'est la réalité.

Maud-Yeuse Thomas

Sur les questions matérielles, on aurait énormément d'anecdotes pour venir signifier à quel point on vient de loin. Énormément de gens nous ont fait des croche-pattes, nous ont pillées, puis sont repartis et gagnent de l'argent et ont un poste. Il y a un autre aspect et ça, c'est arrivé une seule fois, on a été invitée, à... C n'est pas Genève, c'est l'autre ville... Lausanne ! Par une femme qui travaille dans un institut



Maud-Yeuse Thomas, par Cynthia Arra & Mélissa Arra, pour le film L'Ordre des mots, 2007

de travailleurs et travailleuses sociaux et qui a bien compris que j'avais des difficultés relationnelles importantes.

C'est la seule personne qui avait loué une petite salle où je puisse m'enfuir et me calfeutrer, si j'avais un pic d'angoisse, ce qui m'arrivait très fréquemment tout le long de ces 20 ans et plus. Mais j'ai tellement l'habitude de me planquer, de me cloisonner, de me calfeutrer, de me confiner. C'est la seule qui m'a aménagé un petit coin, un petit

recoin où je puisse me confiner. C'est la seule qui comprenait très, très bien que j'ai des difficultés quand les gens parlent fort, quand les gens essaient de me toucher et que quand je dis que je suis autiste, qu'on ne me réassigne pas comme étant une femme ou une femme trans. Et que ça fait partie de mon identité relationnelle, que je le veuille ou pas. Surtout que je ne le veuille pas.

Et que j'ai eu beaucoup de mal à accepter d'être diagnostiquée comme toutes les femmes autistes aussi tard dans mon existence, avec une errance diagnostique qui faisait que j'avais mis beaucoup de choses concernant mes difficultés de

relationnalité, le fait que je ne parle pas etc., sur le compte de trans. Et je devais rebasculer mes déficits, mes handicaps, mes etc... Mais c'est la seule personne, cette femme, qui faisait très attention à moi, qui me faisait entrer dans la salle pour le colloque avant tout le monde comme ça, je n'étais pas bousculée, etc. Ça m'a quand même un peu marqué parce que les neuroatypiques, pour beaucoup, on vit confiné.e.s toute notre existence et pas simplement à cause de la pandémie du Covid et pas de la Covid. Sales cons!

Je vais terminer par ceci, quand je suis arrivée la première fois à l'église du Pasteur Doucé je marchais dans le noir et je faisais un pas puis un autre pas puis de temps en temps dix pas en arrière, puis je marchais dans le noir. Quelque part là-bas, il y avait une petite lumière c'était le Pasteur Doucé. Quelque temps après, il y avait une lumière plus importante c'était l'ASB. Quelque temps après, dans l'ASB il y avait Karine. Et puis, au fur et à mesure qu'on avançait dans le temps, ce n'est plus une lumière extérieure qui nous aidait à marcher, à relationner, à échanger. C'est le moment des UEEH.



UEEH, 2005, Marseille

La lumière, c'était nous. C'était nous qui éclairions, c'était nous qui parlions des questions de trans. C'était nous qui parlions des questions de genre binaire et nonbinaire et supra-binaire. C'était nous la lumière. On transportait la lumière avec nous et en cela, oui, on est des personnes médiatrices, qu'on devance la génération actuelle. Ça, oui! Parce que c'est nous qui apportons la lumière. Puis alors pas simplement au sens ontologique, mais aussi au sens philosophique. C'est-à-dire on redéfinit les conditions d'accès à l'humanité, les conditions d'accès à ces fameux « droits de l'homme », des êtres humains, y compris les non-humains comme les chats, comme les lynx, comme les hérissons. Alors, ce qui caractérise la formation l'épistémologie occidentale, c'est cette séparation, nature/culture, humain/non-humain. De cette fracture archaïque, primordiale, voire primordialiste et bien naît l'idée véhiculée par les religions monothéistes comme la chrétienté, etc., l'idée que le genre humain est supérieur à tous les autres genres. Genre animaux, les genres des arbres, le genre de l'environnement, les genres de, etc, etc. Et à l'intérieur de cette fracture, il y a la fracture homme/femmes et à l'intérieur de cette fracture, la fracture trans/cisgenre,

neurotypique/neuroatypique. Et c'est toute cette succession de toutes ces fractures qui composent l'épistémologie de ce colonialisme cisgenre. C'est tout cela qu'on défait en cascade.

Ce qu'on déconstruit c'est la cathédrale patriarcale, cisgenre raciste sexiste. C'est toute cette cathédrale qu'on démolit, mais on n'y arrivera pas. On n'y arrivera d'autant moins aujourd'hui que la date de la fin du monde est en train de se précipiter devant nous! Et que les Macron et autres continuent de fustiger Greta Thunberg, elle ne peut pas être le chef de file d'un mouvement écologique contestataire. Enfin c'est une ado! Et puis, elle est autiste! C'est qu'elle parle avec une drôle de voix! Elle ne peut pas avoir raison sur le reste du monde.

Et dans cette fracture humains/non humain, nature/culture, ça nous a édifié comme supérieurs au supérieur. Jusqu'à la mort de Dieu, jusqu'à ce que les humains dévorent Dieu, dévorent leur monde, c'est l'autorisation à piller. C'est l'autorisation à tuer les non-humains, qui sont non-humains, donc pourquoi on devrait les épargner ? Une fois qu'on est parti sur cette pente-là pourquoi on devrait respecter les gays ? Ce ne sont pas des vrais hommes. Pourquoi on devrait respecter les lesbiennes, d'autant plus après Monique Wittig ? Pourquoi on devrait respecter les trans ? Pourquoi les trans devraient faire partie des droits élémentaires de l'homme puisqu'ils ont une maladie mentale ? Ce sont toutes ces fractures-là qu'il faut attaquer!



Bannière du site internet de l'Observatoire Des Transidentités

Cette série en 2 épisodes a été réalisée par Nathan Harran. Prise de son : Marin Lefèvre et Nathan Harran. Ce podcast est produit par le Collectif Archives LGBTQI. Le Feuilleton des Luttes est soutenu par la Dilcrah, délégation interministérielle à la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la haine anti-LGBT. © 2021